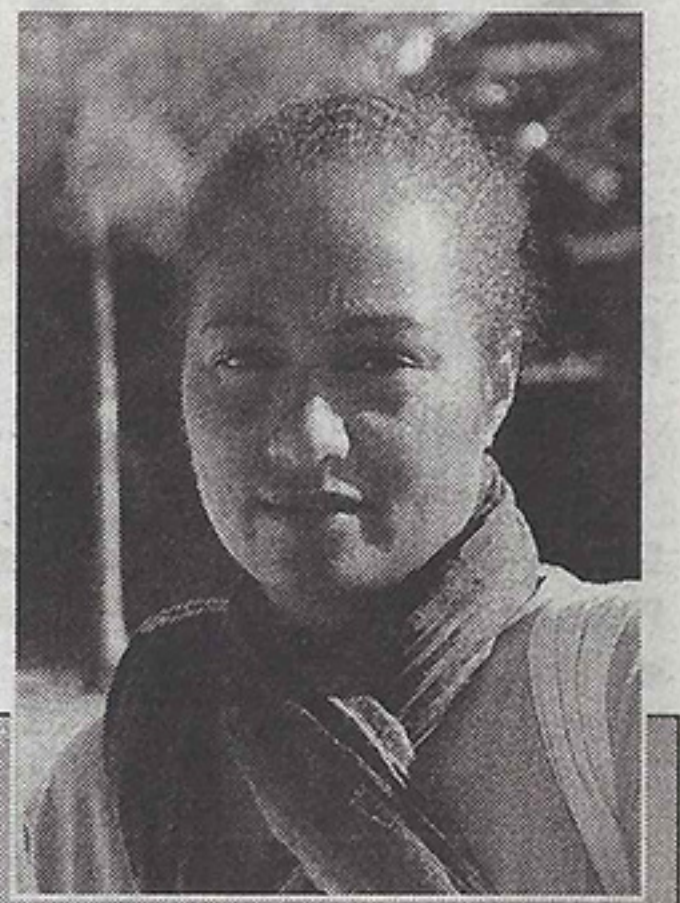


■ **Interview.** Colette Watipan, qui voit le documentaire comme une rencontre

« Une transmission »

En marge de l'exposition « Kanak, l'art est une parole », le musée du Quai Branly a diffusé hier trois films calédoniens réalisés avec l'association Ânû-rû-âboro et les Ateliers Varan. Rencontre avec Colette Watipan, qui y a présenté *Femme, chef de clan*.



Les Nouvelles calédoniennes: votre film *Femme, chef de clan* est diffusé au musée du quai Branly, qu'est-ce que cela vous fait ?

Colette Watipan : Ça fait bizarre... C'est une fierté de montrer, de partager notre culture. Mais ce n'est pas la première fois qu'il passe au Quai Branly. Il est déjà passé en mai 2010, avec *Le rêveur de bois*, de Maguy Wacalie.

Pourquoi y allez-vous ?

J'essaie de défendre au mieux mon film. J'essaie de faire comprendre aux gens

de chef, son clan, il meurt. Ce film, c'est pour les garçons, pour les frères. Pour qu'ils arrêtent d'avoir peur, qu'ils assument. Si cette maman a osé le faire, pourquoi pas eux ?

Comment s'est fait ce film ?

Je l'ai réalisé en 2009 avec la formation des Ateliers Varan en province Nord. Au tout début, pendant mes repérages, Marguerite Thyem me disait que le matin du jour de notre rencontre, il y avait un papillon qui est passé et elle s'attendait à

une nouvelle. Mais elle ne savait pas quoi comme nouvelle. Je suis arrivée vers 15 heures, elle n'était pas étonnée. Elle était très

contente, elle le voulait. Le documentaire, c'est ça aussi. Ce sont des gens qui veulent raconter leur histoire. Marguerite voulait dire des choses.

Comment s'est passée l'approche ?

Ce n'est pas évident. C'est ça qui est important avec le documentaire, tu apprends à connaître l'autre sans lui imposer des choses. Pour en arriver là, j'ai fait ma coutume. Je suis passée par



Le musée a diffusé trois films issus des Ateliers Varan, dont celui de Colette Watipan (en médaillon).

« **Quand tu filmes, tu filmes quelqu'un, tu ne filmes pas un étranger. C'est la caméra qui est étrangère.** »

ma vision. C'est un peu une transmission. Le documentaire, c'est une mémoire qui va rester.

De quoi parle-t-il ?

De Marguerite Thyem, qui est devenue chef de clan pour maintenir la fonction. Il n'y a pas beaucoup de femmes chef de clan. Elle l'a fait pour aider, pas pour prendre une place. Si son petit frère décide de prendre cette fonction, elle peut toujours la lui laisser. Mais s'il n'y a pas

le chef des anciens, j'ai remis mon présent pour leur dire que je vais être là avec ma caméra, que je vais venir filmer. Il y a une coutume qui a été présentée à la tribu, pendant le culte du dimanche. Sans ça, je ne pense pas que j'aurai eu la facilité de circuler avec ma caméra.

Dans le documentaire, partout où on va, partout où on met les pieds, c'est important de connaître, de passer par le chemin pour arriver là, dans le respect des autres.

Pourquoi avoir choisi de faire du documentaire ?

J'aime la fiction mais le documentaire, ce sont de vrais personnages. Cela peut faire passer un message, transmettre ou parler des choses réelles, pour dire que ça existe. Et éveiller la curiosité des gens. La caméra, c'est le reflet de l'autre, ça raconte son histoire. Quand tu filmes, tu filmes quelqu'un, tu ne filmes pas un étranger. C'est la caméra qui est étrangère.

Propos recueillis par Fabien Dubedout

Ateliers Varan et Mathieu Kassovitz

Dans le cadre de son exposition, le musée du quai Branly organise deux soirées de projections de documentaires. Le 25 octobre, c'étaient des films des Ateliers Varan en Nouvelle-Calédonie, réalisés en 2009 et 2011. Le 31 octobre, il s'agira du making of du film *L'ordre et la morale* de Mathieu Kassovitz, *Le dernier assaut*, réalisé par Sylvain Pioutaz. En 1992, un premier atelier de réalisation des Ateliers Varan, a été créé à la demande de l'Agence de développement de la culture kanak. En 2009, un deuxième atelier est mis en place en province Nord à Tuo-cè-muhî, sous l'égide de l'association Ânû-rû-âboro. Lors de cet atelier de trois mois, huit films ont été réalisés.

La séance d'hier devait se faire en présence d'Aurélie Ricard, chef monteuse et membre des Ateliers Varan, et de Colette Watipan. Trois films étaient programmés : *Wimawi*, de Boaé Cédric Tyea, *Le rêveur de bois*, de Maguy Wacalie et *Femme, chef de clan* de Colette Watipan.

■ **Zoom sur...** La cérémonie de clôture du festival

Clap de fin ce soir à Wagap

La tribu de Wagap s'apprête à recevoir, ce soir, la cérémonie de clôture et la remise des prix du 7^e festival international du cinéma des peuples ânû-rû-âboro. Une soirée sur invitation qui va rassembler tous les acteurs de cette édition.

Chaque année, une tribu de chaque district est choisie pour les soirées de projection et pour les cérémonies d'ouverture et de clôture du festival. Celle de Wagap est une habituée de longue date. « C'est la cinquième année que nous accueillons avec plaisir le festival à Wagap », indique Jean-Marie Naboumé, président du conseil des clans. Tous les soirs, une association ou une famille se charge des repas sur place. « Ainsi, le week-end dernier, les repas ont été préparés par l'asso-

ciation pour la rénovation de la chapelle et l'association pour l'entretien du cimetière », précise Joseph Poawi, petit chef de Wagap. Puis, durant toute la semaine, par chaque famille de la tribu à tour de rôle. Et, pour la soirée de clôture, c'est toute la tribu qui va travailler en commun. »

Huit prix à décerner

Outre les aspects de travail et de petits revenus pour les gens, les deux hommes apprécient de voir les films. « Grâce aux films documentaires, on voit ce qu'il se passe dans beaucoup de pays du monde », ajoute Jean-Marie Naboumé. Pour sa part, Joseph Poawi a aimé la soirée de mardi avec les films *L'ethnologue* et *Kinshasa Symphonie*. Le chef émet tout de même un petit bémol, sur la

difficulté de lire les sous-titres : « On n'est pas habitués à lire rapidement et à regarder un film en même temps. On préfère quand le film est traduit directement en français. » Un point partagé par de nombreuses personnes, selon des témoignages d'habitants.

Huit prix seront décernés ce soir : le Grand Prix du festival des films en compétition internationale, le prix de l'hôtel Tiéti (prix spécial du jury), le prix Cèiki, parrainé par KNS, le prix NC 1ère (meilleur court métrage du Pacifique), le prix du jeune public décerné par des lycéens, le prix du public, parrainé par *Les Nouvelles calédoniennes* et le prix du film court et celui du meilleur long-métrage du Pacifique, décernés par Ânû-rû-âboro.

Xavier Heyraud



Jean-Marie Naboumé (à gauche) et Joseph Poawi se préparent à accueillir la cérémonie de clôture.